

ÇA ARRIVE



«Avril, ne te découvre pas d'un film. Mai, fais ce qu'il te plaît»: le vieil adage hollywoodien a été mis à mal ces dernières années par la médiocrité généralisée des blockbusters. Rien de bien excitant ne sortait en avril, mais rien non plus en mai, ni en juin, ni jamais. 2006 y remédie en balançant du Cruise («MISSION: IMPOSSIBLE 3» de JJ. Abrams), du Pixar («CARS» de John Lasseter), du Shyamalan («LADY IN THE WATER»), du Mann («DEUX FLICS À MIAMI») et du Superman («SUPERMAN BEGINS»). Soit, sur le papier, la première saison des blockbusters digne de ce nom depuis le début du XXI^e siècle. Ouf.

DE LA WIN À LA LOSE



TTTTT «MARIE-ANTOINETTE» Annoncé énorme dans la course à Cannes, le nouveau Sofia Coppola a la bande-annonce la plus forte du moment: New Order en fond et clip versaillais à l'image.

TTTT «SILENT HILL» Pas vu au moment du bouclage, mais les premières images sont électrisantes, qui mêlent Francis Bacon, «Stalker» et un surréalisme qui n'a rien à envier au jeu d'origine. On croise les doigts.

TTT «DESTINATION FINALE 3» Comme d'hab' avec la franchise de la mort qui tue, ne pas louper la soufflante scène d'ouverture: un crash de roller coaster qui taille avec bonheur dans la chair ado. Ensuite...

TT «LES BRIGADES DU TIGRE» Dubliez la série ringue: le film de Cornuau veut ressusciter le cinéma d'aventures à l'ancienne. L'ambition est louable, le résultat, plombé par ses acteurs à moustaches et une réalisation aléatoire.

T «LA PANTHÈRE ROSE» L'inspecteur Clouseau version Steve Martin croyait faire rire avec son accent impossible («ziziz bioutifouf ouèzeur») et sa french arrogance. Et puis ? Et puis c'est tout. Quand on pense que Blake Edwards a vu ça...

DES «FRÈRES D'EXIL» SAISISANTS

Turkish Delights

«FRÈRES D'EXIL» DE YILMAZ ARSLAN / SORTIE LE 12 AVRIL.



«Le temps de renaître arrive quand il ne reste plus que la mémoire», dit une voix off alors que se déroule le temps suspendu d'un village kurde. Pour Azad, la renaissance, c'est l'exil. Et «Frères d'exil» suit d'abord ses galères de clandestin et sa rencontre avec un jeune orphelin kurde. La caméra traque les deux héros dans les caniveaux d'une ville allemande avec une crudité naturaliste étouffante. Mais ce néoréalisme est brutalement saccagé par la barbarie, lorsque l'orphelin est violé par un Turc.

D'une violence âpre, la chronique sociale à l'odeur de pisse se transforme alors en tragédie, un blues oriental avec ses gros plans assénés comme des coups de poignard et une histoire de clans qui s'achève dans le sang.

Comme un chœur antique, des images de la terre natale viennent hanter la fiction et rappeler qu'on navigue ici dans les hauteurs du mythe. Les blessures du regard, le désir rouge-sang qui habite les personnages et ces acteurs amateurs à l'incandescence mystique rajoutent une dimension tragique à cette élogie du désert (affectif, social) et des visages. On allait presque oublier: le film est dédié à Pasolini.

G. G.

SPIKE LEE PAS AU MEILLEUR DE SA FORME

Spikologie de bazar

«INSIDE MAN» DE SPIKE LEE / SORTIE LE 12 AVRIL.



Le titre du dernier Spike Lee décrit à la fois le gimmick principal du film et sa vraie substance: «Inside Man-l'homme de l'intérieur» est un film de braquage en descendance directe d'«Un après-midi de chien», dont la mécanique narrative serait déterminée par la psychologie des personnages. Un «Usual Suspects» en chambre (forte), sans Keizer Soze ni trop de rigueur scénaristique.

Clive Owen joue le chef des braqueurs, Denzel Washington fait le commissaire à la cool, Jodie Foster, la négociatrice à la dure et Christopher Plummer, le banquier plumé qui tente de sauver la face et sa fortune. Le rythme même du film est indexé aux performances de ses comédiens principaux. Monotone dans les scènes de Clive Owen, raide pour celles de Jodie Foster, chaloupé pour Denzel, qui ne s'est sans doute jamais autant lâché, avec son galurin idiot vissé sur la tête, ses tirades cul et ses mimiques cartoon.

Aux commandes, Spike Lee glisse son plan-signature (l'acteur et la caméra sur le même chariot Dolly) sans pouvoir cacher qu'en choisissant de ne plus être un «cinéaste black», il est surtout devenu un réalisateur transparent.

L. H.

ET AUSSI...



Les duettistes Christophe Ali et Nicolas Bonifauri (ne s'étaient pas) fait remarquer avec «le Rat», machi-

expérimental qui méritait de rajouter un «é» à son titre. Pour «CAMPING SAUVAGE», ils passent à la couleur et à un casting 100% «auteur». Quelque part entre Carax («l'Été meurtrier») et Nicolas Roeg, l'histoire d'amour entre l'ado rebelle Isild Le Besco et le vieux caboss Denis Lavant naît comme une évidence dans le regard des autres, avant de tout brûler. Pas mal du tout.

SORTIE LE 29 MARS.



Tout petit doc (52 mn) fait pour la télé, «PORK & MILK» repose à 100% sur le témoignage. Une douzaine d'interven-

tenants israéliens se succèdent devant la caméra de Valérie Mréjen pour raconter comment, nés ultra-orthodoxes, ils ont choisi de renoncer à la religion pour devenir laïques et ont dû, pour la plupart, couper les ponts avec leurs familles. En creux, un effarant tableau de l'intégrisme religieux et de son emprise (spirituelle et émotionnelle) sur ses adeptes.

SORTIE LE 29 MARS.



Des plans fixes traités comme des vignettes, pas de dialogues et des acteurs aux tronches bizarres, le

out pour raconter l'histoire d'une mère de famille qui blaquette mari et enfants pour partir au pôle Nord. «ICEBERG» flirte avec le surréalisme et la poésie dérisoire de Tati ou de Fred (le dessinateur). Les zozos Dominique Abel, Fiona Gordon et Bruno Romy travaillent moins comme cinéastes que comme plasticiens, mais le film a de jolis airs de fugue, aux deux sens du terme.

SORTIE LE 5 AVRIL.